

## **L'HISTOIRE DE L'ENFANT AU MOYEN ÂGE : une recherche en plein essor**

*par Pierre André SIGAL*

En mai 1991 paraissait un numéro spécial d'*Histoire de l'Éducation* intitulé *Éducatons médiévales. L'enfance, l'école, l'Église en Occident (VI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*. Jacques Verger, Pierre Riché et Danièle Alexandre-Bidon y faisaient la synthèse de nos connaissances sur l'histoire de l'enfant médiéval et montraient comment, à partir des vues erronées de Philippe Ariès, des recherches plus approfondies, utilisant soit des sources nouvelles, soit des sources anciennes mais négligées jusqu'alors, avaient abouti à renouveler et à élargir les réflexions et les savoirs. Depuis cette date, la recherche a bien sûr continué et une série d'articles et de livres importants sont parus. Pour le constater, il suffit de lire l'*État de la question* dressé en 1994 par deux de ces auteurs, Pierre Riché et Danièle Alexandre-Bidon, lors des XVI<sup>e</sup> Journées internationales d'histoire de l'abbaye de Flaran dont les *Actes* ont été publiés en 1997 (1). Pierre Riché y insiste sur les recherches qui montrent le rôle de l'Église dans la vie et l'éducation des enfants et qui mettent aussi en évidence la façon dont l'enfant a été considéré par les adultes au Moyen Âge. Ces recherches ont été menées à partir de sources classiques mieux utilisées qu'auparavant. Mais il faut surtout retenir les pages écrites par Danièle Alexandre-Bidon sur les perspectives nouvelles ouvertes par l'archéologie et par l'iconographie. Après avoir réglé une nouvelle fois leur compte aux idées fausses de Philippe Ariès et de ses émules, l'historienne montre bien le formidable chantier ouvert par l'utilisation de ces sources pour la connaissance de l'enfant médiéval. Elle montre aussi comment les découvertes de l'archéologie, l'observation des images et l'étude des textes se complètent mutuellement et nous permettent des conclusions plus sûres.

---

(1) *La petite enfance dans l'Europe médiévale et moderne*, XVI<sup>e</sup> Journées internationales d'histoire de l'abbaye de Flaran, Études réunies par R. Fossier, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1997, 234 p.

De cette histoire en plein développement, je retiendrai à la fois les publications (1) qui sont le résultat de recherches de première main, directement issues de l'étude des sources, mais aussi les ouvrages de synthèse qui deviennent maintenant réalisables grâce à la masse considérable des recherches effectuées, ouvrages qui se sont multipliés ces dernières années.

## 1. Premières synthèses

C'est dans les années 1984-1985 que paraissent les premiers ouvrages de synthèse sur l'enfant au Moyen Âge, après, il est vrai, quelques chapitres dans des histoires générales de l'enfant (2). Le premier, qui n'a pas eu en France, me semble-t-il, l'audience qu'il méritait, est celui de Nicolas Orme, *From childhood to chivalry. The education of the English Kings and aristocracy 1066-1530* (3). L'auteur s'appuie à la fois sur les sources littéraires et sur les documents d'archives pour évoquer l'éducation du *puer* et du *juvenis* à la cour d'Angleterre et dans les grandes familles nobles. Il s'intéresse donc à l'enfant de sept à quatorze ans et à l'adolescent mais pas au petit enfant. Il met bien l'accent, dans les deux premiers chapitres, sur les deux cadres successifs de cette éducation : dans la famille puis hors de la famille : à la cour royale ou dans les maisons aristocratiques mais aussi dans les maisons religieuses et, à la fin du Moyen Âge, à l'université ou dans les *inns of court*, les écoles de droit londonniennes. Après un chapitre classique sur la littérature didactique, N. Orme aborde les différents apprentissages en usage dans les milieux nobles : apprentissages littéraire, courtois, militaire. Il termine en montrant que les nouveautés, que certains ont cru voir apparaître au XVI<sup>e</sup> siècle, plongent en fait leur origine dans la période précédente. Bien documenté, ce livre nous donne une bonne image de l'éducation dans la frange supérieure de la société des derniers siècles du Moyen Âge, groupe que les sources classiques permettent le plus facilement de connaître.

S'il s'appuie avant tout, lui aussi, sur des sources d'origine aristocratique, l'ouvrage signé en 1985 par Danièle Alexandre-Bidon et

(1) Seront recensés uniquement les livres et les ouvrages collectifs traitant de l'enfance au Moyen Âge et éventuellement aux périodes voisines.

(2) Comme celle dirigée par Lloyd de Mause : *The history of childhood*, New York, 1974.

(3) Ed. Methuen, London and New York, 1984, XII et 260 p., 4 pl. ill. h. t.

Monique Closson et intitulé *L'enfant à l'ombre des cathédrales* (1) présente deux importantes nouveautés : il s'intéresse essentiellement à la petite enfance et même aux étapes précédant la naissance et, d'autre part, il utilise abondamment l'iconographie, notamment celle des miniatures, exploitée de façon systématique avec d'excellents résultats. L'embaumement et le vêtement, le berceau, l'apprentissage de la marche, l'alimentation du petit enfant apparaissent sous un jour nouveau. Avec ce livre, le bébé médiéval entre vraiment dans l'histoire.

La naissance et la petite enfance continuent, dans les années suivantes, à susciter les recherches. Je rappellerai notamment deux livres parus à peu près en même temps : il s'agit d'abord de celui de Sylvie Laurent, paru en 1989 et consacré à la grossesse et à l'accouchement (2). L'auteur utilise surtout la littérature médicale, les romans, les ouvrages didactiques, et dresse un tableau assez complet mais essentiellement descriptif de l'entrée dans la vie. De son côté, Myriam Greilsammer publie en 1990 *Mariage et maternité en Flandre médiévale* (3). L'ouvrage porte essentiellement sur les XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles et aborde l'histoire de l'enfance dans sa seconde partie. Les sources utilisées sont variées et riches : traités de gynécologie et d'obstétrique flamands, livres de raison, chroniques, recueils de coutumes, ordonnances et règlements municipaux, procès. Les chapitres sur la grossesse et l'accouchement, sur le deuil de l'enfant, sur l'abandon d'enfants et l'infanticide, sur la bâtardise et le droit des mères apportent des détails très précieux qui confirment en général ce qu'on sait par ailleurs. Un chapitre plus original étudie les sages-femmes et la façon dont elles ont été marginalisées et dévalorisées par l'Église et le corps médical à partir du XVI<sup>e</sup> siècle. Bien plus, un climat de méfiance s'est alors développé autour des accoucheuses soupçonnées de sorcellerie et de pratiques démoniaques. Au XVII<sup>e</sup> siècle, la dégradation du rôle de la sage-femme est achevée. Elle n'est plus qu'un simple auxiliaire médical sans autorité ni pouvoir.

En 1991, l'université de Montpellier organisait un congrès sous le titre *Éducation, apprentissages, initiation au Moyen Âge* (4) en

---

(1) Presses Universitaires de Lyon, éd. du CNRS, 1985, 276 p.

(2) Sylvie Laurent : *Naître au Moyen Âge. De la conception à la naissance : la grossesse et l'accouchement (XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Le Léopard d'Or, 1989, 255 p., 32 ill. h. t.

(3) Myriam Greilsammer : *Mariage et maternité en Flandre médiévale*, Paris, A. Colin, 1990, 368 p., 34 ill.

(4) *Éducation, Apprentissages, Initiation au Moyen Âge, Les Cahiers du C.R.I.S.I.M.A.*, n° 1, Montpellier, Université Paul-Valéry, 1993, 2 tomes, 527 p., ill.

associant historiens et spécialistes de la littérature, à l'exemple du C.U.E.R. M.A. d'Aix-en-Provence qui réunissait dès 1980 le premier congrès consacré en France à l'enfant au Moyen Âge (1). Les Actes, parus en 1993, contiennent, à côté d'articles relevant du domaine littéraire, une dizaine de communications qui portent sur l'éducation de l'enfant ou son apprentissage. Parmi celles-ci, je relèverai notamment les contributions de Danièle Alexandre-Bidon, « Quand les maîtres parlaient par proverbes... », d'Yves Ferroul, « Devenir adulte : l'exemple de Guibert de Nogent », de Régine Le Jan-Hennebique, « Apprentissages militaires, rites de passage et remises d'armes au Haut Moyen Âge », de Françoise Michaud-Fréjaville, « Enfants orphelins, enfants séparés, enfants élevés : gardes et apprentissage des mineurs d'âge à Orléans au XV<sup>e</sup> siècle », de Georges Jehel, « Apprentissage et formation professionnelle dans les milieux d'affaires génois au Moyen Âge ». L'ouvrage apporte, dans l'ensemble, beaucoup d'informations et de réflexions intéressantes.

Les débuts de la dernière décennie du XIX<sup>e</sup> siècle voient également paraître deux excellents ouvrages de synthèse. Il s'agit d'abord de celui de Sulamith Shahar, *Childhood in the Middle Ages* (2). En fait, l'ouvrage ne concerne que la période qui va du début du XII<sup>e</sup> siècle à 1430 environ. De plus, l'auteur précise, dans son introduction, qu'elle ne traitera que des deux premières étapes de l'enfance, l'*infantia* (de zéro à sept ans) et la *pueritia* (de sept à quatorze ans). Ces restrictions précisées, on constate que l'auteur nous donne une étude très complète et très approfondie de l'enfance médiévale. La somme de lectures que révèle la bibliographie (éparpillée malheureusement dans les notes, ce qui en rend sa consultation peu commode), est impressionnante. En particulier, l'éventail des sources utilisées est très large : traités didactiques et médicaux, encyclopédies, œuvres littéraires, recueils d'*exempla*, sources juridiques et religieuses. Il faut surtout remarquer que S. Shahar a été la première à utiliser abondamment et de façon systématique les sources hagiographiques, essentiellement les vies de saints et les recueils de miracles, et à en apercevoir la richesse pour l'histoire de l'enfance. Son exemple a été largement suivi depuis. De plus, elle connaît et utilise les ouvrages des pédagogues et des psychologues contemporains et replace l'éducation médiévale dans un contexte plus général, ce qui lui permet de faire des comparaisons très judicieuses. Au fil des chapitres, trois grands thèmes sont abordés après un chapitre introductif

(1) *L'enfant au Moyen Âge*, Senefiance n° 9, Aix-en-Provence, 1980.

(2) Sulamith Shahar : *Childhood in the Middle Ages*, Londres et New York, Routledge, 1990, 342 p.

centré sur l'image de l'enfant dans la culture médiévale, image ambivalente, oscillant entre l'aspect négatif et l'aspect positif.

Le premier thème, abondamment traité, est celui de la façon dont les adultes prennent en charge l'enfant aux différentes étapes de sa vie. Pour l'*infantia*, les problèmes évoqués sont la satisfaction des besoins du petit enfant (allaitement, sevrage, sommeil), la tendresse ou au contraire la violence, le rôle des pères et des mères, moins tranché dans la réalité que dans la théorie. À propos de la deuxième étape, la *pueritia*, l'auteur met surtout l'accent sur la formation de la personnalité, les théories éducatives et les buts de l'éducation.

Le deuxième grand thème est celui des difficultés, des dangers et des obstacles auxquels doit faire face l'enfant médiéval : abandon, infanticide, accidents, maladie, handicap, décès des parents. À l'aide de nombreux exemples tirés de la littérature romanesque et surtout hagiographique, l'auteur évoque de façon vivante et neuve tous ces aspects. Enfin le troisième thème est celui des différentes variantes de l'éducation en fonction des classes ou des groupes sociaux. Un chapitre sur « l'éducation pour le service dans l'Église séculière et dans les monastères » permet d'aborder l'école et la présence des enfants dans les abbayes grâce au système de l'*oblatio* (1), qui diminue d'ailleurs fortement à partir de la fin du XII<sup>e</sup> siècle. L'auteur analyse avec acuité aussi bien la psychologie des enfants que celle des religieux et des parents. Trois autres chapitres, classiques, sont consacrés à l'éducation dans la noblesse, dans la société urbaine et dans la paysannerie. Ce dernier chapitre, assez court, révèle qu'on ne sait en fait que peu de chose sur l'enfant dans la société paysanne, pourtant de loin la plus nombreuse au Moyen Âge.

Il est étonnant que cet excellent livre, bien documenté et agréable à lire, n'ait pas trouvé de traducteur français. Il est vrai qu'il est maintenant concurrencé par une autre très bonne synthèse, dont Jacques Verger a rendu compte ici même (2), le livre consacré par Pierre

---

(1) C'est-à-dire l'offrande d'un enfant, parfois très jeune, à une communauté monastique. L'auteur n'a pu utiliser sur ce point le livre de John Boswell, paru juste avant le sien, *The kindness of strangers : the abandonment of children in Western Europe from late Antiquity to the Renaissance*, New York, Pantheon Books, 1988, traduit en français sous le titre *Aux bons soins des inconnus. Les enfants abandonnés de l'Antiquité à la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1993. Les conclusions de J. Boswell ont d'ailleurs été assez fortement contestées par la critique historique. À citer aussi sur ce sujet le livre de Mayke De Jong : *In Samuel's image : child oblation in the early medieval West*, Leiden, Brill, 1996, XV, 360 p.

(2) *Histoire de l'éducation*, n° 69, janvier 1996, pp. 94-96.

Riché et Danièle Alexandre-Bidon à *L'enfance au Moyen Âge* (1). Il est donc inutile que je dise ici tout le bien que je pense de ce livre mais je voudrais le comparer rapidement à celui de Sulamith Shahar. Une notable différence est que, contrairement à celle-ci, nos deux auteurs abordent l'ensemble des dix siècles du Moyen Âge. On s'aperçoit cependant, à la lecture, que le Moyen Âge central et terminal est privilégié, tout particulièrement dans la très riche illustration, qui est un des points forts de l'ouvrage, d'autant plus que ces images sont très bien commentées. Pour le reste, on remarque que les grands thèmes développés par S. Shahar sont aussi abordés, bien que dans une répartition différente, et que l'adolescence est laissée de côté, sauf dans une conclusion de quelques pages. Après des réflexions sur les sources, sur le discours médiéval à propos de l'enfant et sur les principes éducatifs du Moyen Âge, les deux grands chapitres centraux, intitulés « L'enfant dans sa famille » et « Enseignement et apprentissages », recomposent selon un ordre un peu différent les thèmes abordés par S. Shahar dans ses chapitres sur la première et la deuxième étape de l'enfance, en y intégrant les développements sur les dangers de l'enfance et sur les apprentissages dans les différents groupes sociaux. Mais l'abandon de l'enfant et la mise en place d'institutions charitables sont placés dans une partie originale, « L'Église et l'enfance », à côté de la pastorale de l'enfance et du rôle de l'enfant dans les célébrations liturgiques. Cette partie met bien en évidence le rôle fondamental de l'Église chrétienne dans la mentalité médiévale et dans la formation de l'individu au Moyen Âge (2).

Par rapport au livre de S. Shahar, plus ramassé en ce qui concerne l'espace temporel étudié, et bien que les nuances chronologiques soient toujours bien soulignées, *L'enfance au Moyen Âge* souffre de l'alternance fréquente d'exemples séparés par plusieurs siècles de distance et par des contextes économiques et sociaux différents, ce qui aboutit parfois à gommer des évolutions réelles. Mais, au total, les deux synthèses sont de très bonne qualité et se complètent plus qu'elles ne se répètent, même si on y retrouve assez souvent l'utilisation des mêmes sources classiques incontournables.

À la même époque que le livre de Sulamith Shahar paraissait un autre ouvrage de synthèse, celui d'Angela Giallongo, *Il bambino*

(1) Pierre Riché et Danièle Alexandre-Bidon: *L'enfance au Moyen Âge*, Paris, Le Seuil et Bibliothèque Nationale de France, 1994, 219 p., nombr. illustr.

(2) Mais les auteurs n'oublient pas de consacrer deux pages à l'enfant dans la famille juive.

medievale (1), beaucoup moins réussi car assez hétéroclite dans sa composition et fragmentaire dans les domaines étudiés. Jacques Verger en a fait ici même le compte rendu (2). L'école italienne continue, dans les années suivantes, à s'intéresser à l'enfant et les sources hagiographiques fournissent l'occasion, en 1991, à Anna Benvenuti Papi et Elena Giannarelli d'étudier l'image de l'enfant saint à travers les âges grâce à leur livre *Bambini santi* (3). Deux chapitres concernent le Moyen Âge : celui d'A. Benvenuti Papi, « Bambine sante nell'Italia dei secoli XIII e XIV : quando la santità non é una scelta » met l'accent, notamment à propos de Margherita de Città di Castello, née aveugle et paralytique, sur un type d'enfance malheureuse qui semble prédestinée à la sainteté. Celui d'Anna Esposito, « La morte di un bambino e la nascita di un martire : Simonino da Trento », évoque le développement d'un culte autour de cet enfant de deux ans et demi trouvé mort en 1475 à Trento et dont le meurtre a été attribué à la communauté juive de la ville.

## 2. Approfondissements de la recherche

L'école américaine s'est aussi préoccupée de l'histoire de l'enfant médiéval. Je n'ai malheureusement pas pu me procurer, pour cette série de recensions, l'ouvrage de James A. Schultz, *The Knowledge of Childhood in the German Middle Ages, 1100-1350* (4). Je signale qu'un compte rendu en a été publié récemment dans la revue *Médiévales*, numéro 33, automne 1997, sous la plume de Didier Lett. Peu avant était paru un livre très intéressant qui nous invite à une plongée dans la vie quotidienne des enfants et des adolescents londoniens aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Il s'agit du dernier livre de Barbara Hanawalt, *Growing up in medieval London* (5). L'étude en a été rendue possible grâce à l'utilisation minutieuse de riches documents d'archives peu exploités jusqu'ici pour l'histoire de l'enfance : procès, pétitions, testaments, inventaires après décès, registres municipaux, statuts de métiers, auxquels s'ajoutent des sources littéraires, essentiellement les manuels de morale et de savoir-vivre destinés aux enfants.

---

(1) A. Giallongo : *Il bambino medievale. Educazione e infanzia nel Medioevo*, Bari, éd. Dedalo, 1990, 296 p. et 32 pl. h. t.

(2) *Histoire de l'éducation*, n° 69, janvier 1996, pp. 134-135.

(3) Anna Benvenuti Papi et Elena Giannarelli : *Bambini santi, Rappresentazioni dell'infanzia e modelli hagiografici*, Turin, Rosenberg et Sellier, 1991, 184 p.

(4) Philadelphie, University of Philadelphia Press, 1995.

(5) Barbara A. Hanawalt : *Growing up in medieval London. The experience of Childhood in History*, New York et Oxford, Oxford University Press, 1993, 300 p.

L'auteur, après avoir dressé le tableau de la ville de Londres à la fin du Moyen Âge, évoque successivement les grandes étapes de la vie, de la naissance jusqu'à l'âge adulte : naissance et baptême, fragiles années de la petite enfance, formation et adolescence, passage à l'âge adulte où l'on devient « sad and wise ». À côté de ces chapitres généraux, des développements importants sont consacrés à des catégories particulières de jeunes : les orphelins pris en charge par la ville de Londres et confiés, sous la surveillance de l'administration municipale, à des tuteurs (1), les adolescents mis en apprentissage dont l'auteur nous montre avec beaucoup de détails les relations avec leurs patrons, les enfants et les adolescents en service domestique. Ces développements sont neufs et riches de renseignements. La majorité de ces jeunes Londoniens sont donc de condition modeste et souvent, en ce qui concerne les apprentis et les domestiques, des citadins de fraîche date car originaires de la campagne voisine. L'un des principaux mérites de ce livre est donc de nous faire connaître la condition des enfants des classes populaires ou de la petite bourgeoisie de Londres dans les deux derniers siècles de Moyen Âge, période dont datent les documents étudiés. L'époque est marquée, entre autres, par la Grande Peste de 1348 dont les conséquences sur la démographie et sur le marché de l'emploi ont touché les jeunes Londoniens, comme le montrent les sources exploitées.

L'auteur fait alterner les indications générales, souvent appuyées sur des statistiques, et les citations de cas concrets tirés de procès, de plaintes, de pétitions ou de testaments. Chaque chapitre comporte, à titre d'illustration, la reconstitution de l'histoire précise d'un enfant ou d'un adolescent grâce à un ou plusieurs documents particulièrement détaillés et les lacunes de l'information sont comblées par des additions vraisemblables sinon vraies. Le livre est donc très vivant et se lit agréablement. Certes, dans la mesure où les documents utilisés sont souvent des plaintes ou des condamnations, la vie de ces jeunes Londoniens apparaît plutôt noire et difficile et les abus sont davantage mis en valeur que le déroulement paisible de la vie mais c'est à travers des documents de ce type que nous touchons la réalité concrète de l'enfance populaire urbaine médiévale.

L'enfant des milieux populaires peut aussi être mieux connu grâce à une autre catégorie de sources dont l'exploitation a été entreprise ces dernières années de façon systématique. Il s'agit des sources

---

(1) Il ne s'agit pas ici des enfants trouvés mais d'enfants de la bourgeoisie que la mort d'un ou de deux parents laisse sans protection et dont la ville prend soin tout en préservant leur héritage.

hagiographiques et notamment des recueils de miracles, très abondants tout au long du Moyen Âge. L'un des mérites de la thèse de Didier Lett, récemment soutenue à Paris et qui vient d'être publiée sous le titre *L'enfant des miracles* (1), est de s'appuyer justement sur ces documents. Le titre du livre est en fait un peu trompeur car si les récits de miracles constituent une des bases de la documentation utilisée par l'auteur, elle est loin d'être exclusive et les traités pédagogiques et médicaux, les fabliaux, les coutumiers, les statuts synodaux ont été également exploités. L'un des aspects majeurs de ce livre est justement de confronter l'image de l'enfant et des attitudes envers celui-ci, fournie par la littérature normative, à celle qui apparaît dans la littérature narrative et notamment dans la littérature hagiographique, dont il faut rappeler cependant qu'elle ne concerne ici que la France et l'Angleterre et laisse donc de côté tout le monde méditerranéen. Entre ces deux images, Didier Lett constate un certain nombre de différences dans les deux grands domaines qu'il étudie : la conception de l'enfance et la conception de la famille et des rapports parents-enfants. Son objectif majeur n'est pas en effet de décrire, comme l'a fait Barbara Hanawalt, la vie concrète de l'enfant au Moyen Âge, mais de saisir les attitudes et les comportements vis-à-vis de l'enfant ainsi que les significations attribuées aux traits caractéristiques de l'enfance et de l'adolescence notamment par le discours ecclésiastique.

Dans une première série de chapitres, l'auteur étudie les différents âges de l'enfance et de l'adolescence. Les récits de miracles lui permettent en particulier de distinguer la petite enfance aux liens très forts avec le sacré, une seconde *infantia*, de trois à sept ans, plutôt occultée et caractérisée par le désordre de la parole, contrairement à la période suivante, de sept à quatorze ans qui est celle de la parole raisonnable et qui est à nouveau valorisée. Inversement, l'adolescence correspond à une période d'excès, de démesure, liée à l'éveil forcément mauvais de la sexualité, d'où l'exaltation de la virginité chez la jeune fille. On voit ainsi que la pensée médiévale sur l'enfance était beaucoup plus nuancée qu'on l'a longtemps cru.

La seconde partie du livre étudie la famille et les rapports parents-enfants. Ici aussi, les textes hagiographiques permettent de nuancer fortement les affirmations des textes normatifs ou d'éclairer des aspects dont ils ne parlent pas. Ils nous montrent des pères et des mères aussi présents les uns que les autres auprès de l'enfant en

---

(1) Didier Lett : *L'enfant des miracles. Enfance et société au Moyen Âge (XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Aubier, 1997, 396 p.

danger, que ce soit un fils ou une fille, et ayant les mêmes réactions affectives. Ils nous montrent aussi qu'à l'intérieur du groupe familial, les relations frères-sœurs paraissent très fortes et que la sœur aînée joue souvent le rôle d'une mère de substitution. Un autre point bien mis en valeur par Didier Lett est le développement à la fin du XII<sup>e</sup> siècle de préoccupations nouvelles chez les parents : le devenir de l'âme de l'enfant mort. Reprenant les principales conclusions de sa communication aux Journées de Flaran, l'auteur montre comment la naissance du Limbe des enfants morts sans baptême, un des lieux du Purgatoire, correspond à « la rencontre entre la volonté parentale de se libérer de l'image du nouveau-né éternellement torturé et l'offensive ecclésiastique pour contrôler le rituel qui entoure la mort ».

Les derniers chapitres évoquent trois types de familles : la famille spirituelle idéalisée par l'Église bien que les parrains et les marraines ne semblent avoir eu qu'un rôle secondaire dans la réalité, la famille biologique, délimitée par toute une série d'interdits, la famille recomposée ou « en miettes » où l'enfant grandit souvent loin de ses géniteurs. À chaque famille correspond une image de la mère : la marraine qui représente l'image idéale de la Vierge, la mère biologique acceptée si elle respecte un itinéraire de rachat, enfin la marâtre, dévalorisée.

On le voit, les constatations de Didier Lett sont souvent neuves et stimulantes. Il faut remarquer cependant qu'elles reposent, notamment en ce qui concerne les sources hagiographiques, sur des documents relativement peu nombreux et que certaines affirmations demanderaient à être confirmées. N'oublions pas non plus que chaque source a sa logique propre et qu'il faut être prudent lorsqu'on utilise plusieurs d'entre elles ensemble. Il reste cependant que Didier Lett apporte beaucoup pour une meilleure connaissance du regard porté sur l'enfant par les clercs du Moyen Âge.

Les XVI<sup>e</sup> Journées internationales d'histoire de l'abbaye de Flaran, déjà citées ci-dessus (1), ont été consacrées à la petite enfance dans l'Europe médiévale et moderne. Les *Actes*, qui viennent de paraître, contiennent onze communications, dont plus de la moitié a porté sur le Moyen Âge. Ils montrent la vitalité et la diversité de la recherche. Sans que les intervenants se soient donné le mot, le thème dominant a été la mort et les dangers qui menacent la vie de l'enfant. Les principaux dangers sont ceux des accidents et de la maladie. Deux communications ont porté sur ces thèmes. Dans l'un d'eux, j'ai

---

(1) Voir note 1.

moi-même comparé les accidents de petits enfants contenus dans les récits de miracles de la fin du Moyen Âge avec ceux répertoriés dans les enquêtes après décès de l'Angleterre de la même époque (1). Les résultats coïncident dans l'ensemble : forte proportion des accidents domestiques chez le petit enfant, vulnérabilité plus grande chez les enfants de un à quatre ans, importance dès cet âge et dans les années suivantes du danger de l'eau car la noyade est l'accident le plus fréquent au Moyen Âge. De son côté, l'article de Christian Desplats « Médecine et enfance dans les Pyrénées Occidentales françaises au XVIII<sup>e</sup> siècle » montre l'existence d'une forte mortalité infantile et les diverses tentatives pour préserver l'enfant de la maladie et de la mort : recherche du miracle, en particulier auprès des sources sacrées, appel aux recettes populaires mais aussi à la médecine savante. Particulièrement intéressantes sont les pages qui montrent les progrès de la vaccination contre la variole et les résistances qu'elle a dû vaincre avant de s'imposer.

La mortalité infantile, très importante au Moyen Âge et à l'époque moderne puisqu'on considère qu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle encore, deux enfants sur cinq n'arrivaient pas, en France, à l'âge de cinq ans, commence à diminuer à la fin de ce siècle comme le montre Jean-Claude Sangoi (2). Due à la fois au milieu physique, notamment aux effets du climat, et à l'évolution des paramètres socio-économiques tels que l'allaitement, le sevrage, l'hygiène, la mortalité infantile diminue à la fin du siècle à des rythmes différents selon les régions et en fonction d'évolutions dans ces deux domaines. Il en résulte que l'enfant mort est très présent dans la société de cette époque. S'il est baptisé, il a sa place au cimetière mais l'étude archéologique des cimetières du haut Moyen Âge à laquelle s'est livrée Cécile Treffort (3) montre que les choses sont plus complexes : la présence de nombreux corps d'enfants dans les basiliques funéraires mérovingiennes et dans les églises carolingiennes est très vraisemblablement le signe de la diffusion du christianisme mais la quasi-absence des enfants de zéro à quatre ans et la sous-représentation des enfants de dix ans et plus dans les cimetières de plein champ des VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles n'est pas forcément un signe de paganisme.

---

(1) Relevés et étudiés par Barbara H. Hanawalt : « Childrearing among the lower classes of Late Medieval England », *Journal of Interdisciplinary History*, t. VIII, 1, 1977, pp. 1-22 et *The ties that bound. Peasant families in Medieval England*, New York, 1986.

(2) « La mortalité infantile en Europe occidentale au XVIII<sup>e</sup> siècle. »

(3) « Archéologie funéraire et histoire de la petite enfance. Quelques remarques à propos du haut Moyen Âge. »

Que deviennent les âmes des enfants morts sans baptême ? Didier Lett (1) montre qu'à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, un nouveau lieu est créé pour les accueillir, les Limbes. D'une première différenciation entre les damnés qui subissent le feu infernal et les enfants qui sont simplement privés de la vision de Dieu, se dégage la fixation d'un lieu situé près de l'enfer et du purgatoire, lieu qui finit, à la fin du Moyen Âge, par se rapprocher du purgatoire bien que le sort de l'âme de ces enfants soit irréversible. D'autres enfants, en revanche, sont fortement valorisés dès le II<sup>e</sup> siècle et surtout à partir du Ve siècle, ce sont les saints Innocents massacrés par Hérode au moment de la naissance de Jésus. Éric Berthon (2) montre comment la valeur rédemptrice de leur sang a été assimilée à celle du sang du Christ et comment ils ont fini par symboliser les âmes de tous les martyrs.

Les autres communications ont porté sur des aspects plus divergents : Jean-Michel Mehl (3) pense que les jeux de l'enfance au Moyen Âge sont difficiles à distinguer de ceux des adultes et que les sources permettent surtout d'appréhender l'attitude des adultes face aux jeux des enfants, attitude de plus en plus tolérante qui prend conscience des vertus éducatives du jeu (4). Jean-Pierre Barraqué et Adrian Blazquez évoquent l'enfant dans l'Espagne médiévale et moderne, notamment à l'aide des sources notariales. Ariane Bruneton-Governatori fait une incursion dans le XIX<sup>e</sup> siècle dans une intéressante communication sur l'entrée dans la vie à travers les sources folkloriques et enfin Brigitte H. E. Niestroj aborde le thème de la femme en tant que mère : ce sont les humanistes qui ont les premiers mis l'accent sur l'importance du lien mère-enfant dans la formation de la personnalité de l'enfant.

L'étude des relations parents-enfants s'est en effet longtemps focalisée sur les rapports mère-enfant. C'est donc pour combler une

(1) « De l'errance au deuil. Les enfants morts sans baptême et la naissance du *Limbus puerorum* aux XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles. »

(2) « À l'origine de la spiritualité médiévale de l'enfance : les saints Innocents. »

(3) « Les jeux de l'enfance au Moyen Âge. »

(4) Les diverses études sur le jeu au Moyen Âge sont de ce fait essentiellement centrées sur le jeu des adultes. C'est le cas de la thèse de Jean-Michel Mehl, parue sous le titre *Les Jeux au royaume de France du XIII<sup>e</sup> au début du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1990, du livre de John Marshall Carter : *Medieval games. Sport and Recreations in Feudal Society*, New York, Westport, Londres, 1992 ainsi que des communications au 116<sup>e</sup> Congrès national des Sociétés savantes de 1991 : *Jeux, sports et divertissements au Moyen Âge et à l'âge classique*, Paris, 1991. Mais dans la mesure où les enfants sont mêlés aux adultes dans de nombreuses activités, ces jeux sont souvent aussi ceux du *puer*.

lacune que l'on s'intéresse maintenant davantage à l'histoire des pères, comme le montre la récente *Histoire des pères et de la paternité* parue sous la direction de Jean Delumeau (1). Elle ne contient presque rien sur le Moyen Âge et c'est pourquoi les éditeurs du dernier numéro de la revue *Cahiers de recherches médiévales (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)* (2) ont eu la bonne idée de confier à Didier Lett la responsabilité d'un numéro spécial qui porte comme sous-titre « Être père à la fin du Moyen Âge ». Les dix études réunies ici apportent de précieuses indications sur l'image du père à la fin du Moyen Âge et sur les relations père-enfant. Sortant du cadre juridique dans lequel était jusqu'à maintenant enfermée l'histoire des pères, ces études apportent un nouvel éclairage sur la question en interrogeant des sources telles que les chansons de geste, les romans, les sermons et les recueils d'*exempla*, les traités d'éducation, les sources hagiographiques et, bien sûr, les images. Mis à part l'article de Philippe Maurice (3) qui reste dans le domaine juridique, la plupart des autres contributions mettent l'accent sur deux aspects essentiels du rôle paternel : le père aimant et tendre et le père éducateur et responsable de ses enfants.

L'image du père affectueux et aimant existe au Moyen Âge, Didier Lett l'a bien montré dans sa thèse, et devient de plus en plus populaire dans les derniers siècles de cette période. Si elle est relativement rare dans la littérature de divertissement, on la rencontre cependant dans la chanson d'Aubéri le Bourgoïn, chanson de geste de la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle (4) et, de façon plus tragique en raison du conflit qui oppose le père à son fils, dans les différentes versions de l'histoire, très populaire au Moyen Âge, de Barlaam et Josaphat, inspirée de la vie du Bouddha (5). En revanche, le père affectueux abonde dans l'iconographie, comme le montre Danièle Alexandre-Bidon (6) : le père prodigue à son enfant, qui est

(1) Paris, Larousse, 1990.

(2) Numéro 4, 1997, publié par le Centre d'études médiévales d'Orléans, diffusion H. Champion, 195 p.

(3) « Les limites de l'autorité paternelle face aux droits patrimoniaux dans le Gévaudan médiéval (fin XIII<sup>e</sup>-fin XV<sup>e</sup> siècle). »

(4) Isabelle Weill : « Basin, un père aimant et tendre dans la chanson d'Aubéri le Bourgoïn ».

(5) Marie-Geneviève Grossel : « Un roi re-né dans la foi de son fils : le personnage d'Avenir des *Barlaam et Josaphat* au *Mystère du roy Avenir* ». On y voit, comme l'écrit l'auteur, le lien très fort qui unit un père à son fils, le seul lien peut-être qui, au Moyen Âge, ne peut jamais être méprisé.

(6) Danièle Alexandre-Bidon : « Images du père de famille au Moyen Âge. »

essentiellement un garçon (1), caresses et marques d'affection, le porte dans ses bras, joue avec lui. L'enfant, de son côté, exprime aussi son affection et lève les yeux avec confiance vers son père qui le tient par la main. C'est également à la fin du Moyen Âge, et Jean Gerson y a joué un rôle important, que se développe le culte d'un père nourricier, saint Joseph, dont on voit les images se multiplier (2).

Le rôle du père éducateur et responsable est également mis en valeur par plusieurs auteurs. Les images relevées par D. Alexandre-Bidon montrent le père amenant son fils à son travail ou à la fête, lui enseignant la morale ou le sport. L'image du père cruel ne se rencontre que pour évoquer le père juif dans l'iconographie chrétienne. Par ailleurs, la responsabilité du père dans l'éducation morale de son enfant est abordée, tout naturellement, dans les sermons qui posent souvent une question importante : dans quelle mesure les pères sont-ils responsables des péchés de leurs enfants ? Étudiant un *exemplum* tiré du pseudo-Boèce et très célèbre au Moyen Âge dans lequel un père qui a mal élevé son enfant se voit tenu pour responsable et est mordu au nez par ce dernier, devenu voleur et sur le point d'être pendu, Jussi Hanska (3) montre que les prédicateurs et les auteurs de guides pastoraux insistent sur la responsabilité totale des parents avant que l'enfant ait atteint sept ans. De sept à quatorze ans, leur responsabilité est partielle, mais jusqu'à la fin de sa vie, l'enfant reste le résultat de l'éducation de ses parents.

Un dernier thème important est abordé par Didier Lett (4), celui de la ressemblance entre le père et le fils, thème universel mais particulièrement important au Moyen Âge. Les auteurs médiévaux insistent sur l'amour que porte le père au fils qui lui ressemble mais aussi, influencés par la théorie aristotélicienne, sur le puissant pouvoir de marquage du père géniteur. Engendrer une fille qui lui ressemble est considéré comme anormal. Mais la mère peut « se rattraper » pendant la grossesse par la nourriture qu'elle donne à son enfant et par le jeu de l'imagination maternelle. La nourrice peut aussi laisser une empreinte physique et morale sur l'enfant grâce à son lait. Par la suite, père, mère, parents spirituels, tous influencent l'âme de l'enfant

(1) Par souci de classification, pense l'auteur, on trouve le plus souvent les représentations du père et du fils et de la mère et de la fille.

(2) Paul Payan : « Pour retrouver un père... La promotion du culte de saint Joseph au temps de Gerson ».

(3) Jussi Hanska : « La responsabilité du père dans les sermons du XIII<sup>e</sup> siècle ».

(4) Didier Lett : « L'« expression du visage paternel ». La ressemblance entre le père et le fils à la fin du Moyen Âge : un mode d'appropriation symbolique ».

mais le principal vecteur de ressemblance reste le père et D. Lett rapproche très justement cette croyance de l'une des bases du christianisme, la création d'Adam, le premier homme, « à l'image et à la ressemblance de Dieu ».

### 3. Derniers bilans

C'est également en 1997 qu'est parue une nouvelle synthèse sur l'enfant médiéval, sous la plume de deux spécialistes maintenant bien connus, Danièle Alexandre-Bidon et Didier Lett (1). L'ouvrage est publié dans la célèbre collection des éditions Hachette, *La vie quotidienne*. Le partage entre les deux auteurs a été fait sur des bases à la fois chronologiques et thématiques. Didier Lett s'est chargé du haut Moyen Âge élargi jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle et consacre son étude à « l'enfant dans la chrétienté ». Les têtes de chapitres de cette partie sont : Famille et parenté chrétienne, L'enfant chrétien, Des conditions de vie difficiles, L'éducation des enfants, L'enfant en famille. Danièle Alexandre-Bidon évoque de son côté « l'enfant dans la vie sociale » pour une période qui recoupe partiellement celle étudiée par Didier Lett. Les thèmes en sont : Le travail en famille, En apprentissage, Les enfants de la rue, L'enfant à l'école, L'enfant au château.

Ce découpage appelle plusieurs remarques : d'abord la répartition thématique n'est que partielle. Ainsi nous trouvons dans les deux parties un développement sur l'éducation. De la même façon, la limite du XIII<sup>e</sup> siècle est assez souvent franchie par Didier Lett, notamment dans le chapitre « L'enfant en famille », où il s'appuie sur toute une série d'exemples de la fin du Moyen Âge. Sur le fond, il me semble que la gageure d'écrire une vie quotidienne de l'enfant étalée sur les dix siècles du Moyen Âge ne peut être tenue en l'état actuel de la documentation. Il faut renoncer à joindre dans une fausse unité les siècles du haut Moyen Âge et l'époque nouvelle qui commence plus ou moins autour du XII<sup>e</sup> siècle et qui est marquée par les grandes transformations des campagnes, par l'essor urbain, par les progrès des échanges, par une pénétration plus profonde du christianisme dans les populations. C'est pourquoi même en rassemblant toutes les sources disponibles, sources religieuses telles que canons de conciles, pénitentiels, textes hagiographiques, règles monastiques, sources historiques très habilement exploitées, fouilles archéologiques et notamment celles des cimetières, Didier Lett ne peut que très partiellement

---

(1) Danièle Alexandre-Bidon et Didier Lett : *Les Enfants au Moyen Âge, V<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles*, Paris, Hachette, Coll. La vie quotidienne, 1997, 280 p.

évoquer la vie quotidienne de l'enfant dans le haut Moyen Âge, histoire impossible à faire pour l'instant. Il nous donne cependant une bonne synthèse de ce que nous savons sur l'enfant de cette période, le sous-titre de cette partie montrant bien la part prépondérante des sources religieuses. Particulièrement intéressants sont les développements sur la mort et la maladie de l'enfant, sur le rôle du père et de la mère dans l'éducation. Didier Lett relativise, à juste titre, le lieu commun du rôle exclusif de la mère dans le soin des enfants et dans leur éducation avant sept ans et montre que dès les premières années, le père est souvent très proche de son enfant. Ce n'est que dans les plus hautes couches de la population qu'une véritable séparation des rôles parentaux a pu se faire et encore, même dans ce cas, comme l'a montré Nicolas Orme, la règle était loin d'être appliquée partout. En revanche je n'adhère pas tout à fait à l'idée que la fille était autant aimée que le garçon. De nombreux textes montrent au contraire qu'elle était l'objet de moins de soins et de moins de préoccupations. Qu'il me suffise de citer le pédagogue italien de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, Paolo da Certaldo, qui écrit « Nourris bien tes garçons... mais la manière dont tu nourris ta fille importe peu pourvu que tu la tiennes en vie ». Il est vrai que ces textes concernent surtout le bas Moyen Âge mais on ne voit pas pourquoi les choses auraient été différentes dans les siècles antérieurs.

Avec les trois derniers siècles du Moyen Âge, la documentation s'enrichit considérablement. Les sources juridiques, les contrats d'apprentissage, les récits littéraires, les ouvrages didactiques et surtout l'énorme apport de l'iconographie permettent vraiment de retracer la vie quotidienne de l'enfant. Danièle Alexandre Bidon nous fait voir d'abord l'enfant des classes populaires avec de bons développements sur l'enfant au travail que ce soit dans le cadre familial ou dans l'atelier d'un maître, sans oublier les enfants esclaves dont il faut souligner, plus que ne le fait l'auteur, qu'on ne les trouve que dans l'Europe méditerranéenne à cette époque. Les chapitres sur l'enfant au château et sur l'enfant à l'école sont plus classiques mais fourmillent cependant de notations vivantes et concrètes tirées de sources souvent peu connues. Au total, un livre écrit dans un style simple et agréable, bien documenté et pratique à utiliser.

Il me reste à parler du dernier livre paru, rédigé sous la direction de deux spécialistes renommés de l'histoire de l'éducation, Egle Becchi et Dominique Julia, *Histoire de l'enfance en Occident* (1). Le titre

---

(1) E. Becchi et D. Julia : *Histoire de l'enfance en Occident*, Paris, Le Seuil, 1998, t. I, *De l'Antiquité au XVII<sup>e</sup> siècle*, 256 p., 26 ill. h. t.

de cette vaste œuvre collective ne doit pas induire le lecteur en erreur. Les deux directeurs de l'ouvrage expliquent leurs intentions dans l'introduction : ils ne veulent pas offrir une histoire *continue* de l'enfance en Europe mais présenter l'enfance comme *problème* en soulignant les spécificités propres à chaque époque. Ils veulent « faire ressortir, pour chaque grande période de l'histoire, les arêtes majeures qui se dégagent des recherches les plus récentes » et, d'autre part, donner des contributions particulières qui « approfondissent la réflexion sur des thèmes qui sont apparus essentiels ».

En fait, disons plus simplement qu'alternent des développements plus ou moins synthétiques sur de grandes périodes : Antiquité, Moyen Âge, Renaissance, débuts des Temps Modernes, et des études plus pointues sur certains aspects de l'histoire de l'enfance à travers des sources écrites ou iconographiques qui mettent surtout l'accent sur l'image de l'enfant et sur le message transmis par ces sources. Plutôt que de parler de thèmes essentiels, il vaut mieux dire que ce livre reflète bien une des grandes tendances de l'historiographie contemporaine qui est de dépasser l'étude d'une certaine réalité concrète pour en examiner la représentation et en rechercher la signification. À ce titre, *l'Histoire de l'enfance en Occident* est très riche et stimulante pour le lecteur.

Les développements généraux sont dus aux deux directeurs. Egle Becchi s'est chargé des chapitres sur l'Antiquité, le Moyen Âge, Humanisme et Renaissance et, de son côté, Dominique Julia aborde, dans un gros chapitre de près de cent pages, l'enfance au début de l'époque moderne. Les synthèses d'E. Becchi, appuyés sur une très riche bibliographie, sont plus ou moins générales : celle sur l'Antiquité met bien l'accent sur deux aspects essentiels, l'enfant dans la cité et dans la famille ; celle sur le Moyen Âge, moins réussie car la matière était plus difficile à maîtriser, s'attache à montrer la nouvelle conception de l'enfance liée à la culture chrétienne et à caractériser les attitudes des adultes face à l'enfant. Le chapitre Humanisme et Renaissance, qui englobe la période XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle, période souvent coupée en deux par les historiens et ici heureusement examinée globalement, évoque bien, à côté du rôle toujours important de la famille, la part croissante de l'école et l'impact des nouvelles conceptions pédagogiques, au premier plan desquelles se placent celles d'Erasme.

La synthèse de D. Julia, tout à fait remarquable, jette une série de coups de projecteurs sur l'impact de la religion chrétienne, soit positive, pour protéger l'enfant, soit négative lorsque l'enfant participe

aux violences contre les Juifs ou les hérétiques ou est victime de celles-ci dans le cadre de la sorcellerie. Mais l'enfant est aussi la cible privilégiée de l'enseignement : catéchisme, enseignement scolaire. Le chapitre se termine par un commentaire approfondi d'un document incontournable, le Journal d'Héroard sur l'enfance du jeune Louis XIII.

Parmi les études de pointe, la contribution de Jean-Pierre Néraud, « L'enfant dans la culture romaine », est en fait une nouvelle synthèse, centrée sur la période romaine. Le Moyen Âge est représenté par plusieurs recherches. Michael Goodich étudie « Une enfance sainte, une sainte des enfants : l'enfance de sainte Élisabeth de Hongrie (1207-1231) ». C'est une enfance stéréotypée mais l'auteur y voit un certain infléchissement dans l'attitude envers la femme et l'enfant. La contribution de Christiane Klapisch-Zuber, « L'enfant, la mémoire et la mort dans l'Italie des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles », tire de multiples renseignements des *Ricordanze*, ces livres de famille tenus par les riches marchands de l'époque : image à la fois de l'enfance du scripteur et de celle de ses fils, dont la mort est évoquée avec douleur. On voit bien se dégager aussi les modèles différenciés de l'éducation des garçons et des filles.

Deux études mettent l'accent sur l'éducation. L'idéal de l'éducation humaniste du XV<sup>e</sup> siècle est bien évoqué par le spécialiste de la question, Eugenio Garin, dans son étude sur « L'image de l'enfant dans les traités de pédagogie du XV<sup>e</sup> siècle ». Aux novateurs comme L. B. Alberti ou Maffeo Veggio, qui cherchent à développer en douceur les capacités de l'enfant s'oppose la méthode sévère et austère de Giovanni Dominici. Dans le même ordre d'idées, Franz Bierlaire, évoquant « Colloques scolaires et civilités puériles au XVI<sup>e</sup> siècle », montre excellemment l'impact des nouvelles préoccupations pédagogiques abordées dans ces ouvrages : l'enfant y apprend à la fois le latin, la morale et le savoir-vivre.

Trois contributions enfin abordent la période moderne. Jeroen J. H. Dekker met l'accent sur l'image et sa signification dans son article « Message et réalité. L'iconographie de l'éducation des enfants et sa signification morale dans la peinture de genre hollandaise du XVII<sup>e</sup> siècle ». Peinture de la réalité ? Oui mais aussi message moral implicite transmis par le comportement des personnages, le décor et l'environnement. Jacques Le Brun, dans « La dévotion à l'Enfant Jésus au XVII<sup>e</sup> siècle », semble au premier abord s'éloigner de l'histoire de l'enfant en examinant l'essor et les modalités d'une dévotion d'adultes mais l'enfant Jésus est au centre de cette dévotion, qui

influe finalement sur le sentiment de l'enfance de l'époque. Enfin la contribution de Michel Manson, « La poupée et le tambour, ou de l'histoire du jouet en France du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle », s'étend sur une période plus vaste. L'auteur, spécialiste de l'histoire du jouet, apporte des renseignements utiles sur la fabrication et la popularité de ces deux jouets symboliques mais le plus intéressant est de voir l'évolution du discours des pédagogues et des auteurs qui écrivent pour la jeunesse : le jouet est d'abord vu de façon négative puis finit par trouver une place nouvelle et positive dans la pédagogie.

Au total, même si d'autres objets d'étude auraient pu être choisis, toutes ces pistes ouvertes montrent la fécondité actuelle de l'histoire de l'enfant en Occident. De plus, une mise en page très claire, où les titres et sous-titres sont très bien mis en évidence, rend la lecture de ce livre aisée et agréable.

Pour conclure, il est indéniable que l'étude de l'enfant à l'époque médiévale et moderne a beaucoup progressé dans les vingt dernières années et il est vraisemblable que la recherche va continuer mais le moteur initial, comme le soulignent E. Becchi et D. Julia, en a été le livre pionnier, bien que maintenant décrié, de Philippe Ariès. Il faut l'en remercier.

Pierre André SIGAL  
Université de Montpellier